

Suzanne Jacob et *La Gazette des femmes* : le « beau risque » de la rhétorique et de la subversion

Lucie Joubert

Volume 21, Number 2 (62), Winter 1996

Suzanne Jacob

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201238ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201238ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Joubert, L. (1996). Suzanne Jacob et *La Gazette des femmes* : le « beau risque » de la rhétorique et de la subversion. *Voix et Images*, 21(2), 266–274.
<https://doi.org/10.7202/201238ar>

Article abstract

Abstract

Along with her novels, Suzanne Jacob wrote a regular column for many years in the journal *La Gazette des femmes*. The analysis of this less-known aspect of her work shows that Jacob was able to combine literary writing with journalistic writing. Her column put forth a very personal, light-hearted reading of minor facts of everyday life that fits in with the feminist approach of the journal but showed a bias toward the individual to the detriment of the collective feminine voice.

Suzanne Jacob et *La Gazette des femmes* : le « beau risque » de la rhétorique et de la subversion*

Lucie Joubert, Université Queen's

Parallèlement à ses romans, Suzanne Jacob a signé pendant plusieurs années une chronique dans La Gazette des femmes. L'étude de cet aspect beaucoup moins connu de son œuvre démontre que Jacob a su concilier écriture littéraire et écriture journalistique. Ces chroniques instituent une lecture personnelle, badine, des menus faits du quotidien, qui s'inscrit dans la démarche féministe de la revue tout en s'en démarquant à l'occasion par un parti pris pour l'individuelle au détriment de la collectivité au féminin.

Il est toujours passionnant de parcourir, à contretemps, des revues idéologiquement marquées; on y prend alors la juste mesure du temps et des événements. Au moment où certaines femmes elles-mêmes en sont rendues à dénoncer les *dégâts* du féminisme¹, une relecture de *La Gazette des femmes* depuis ses débuts réactualise les raisons profondes qui ont motivé la mobilisation des femmes. Car cette revue a mis de l'avant, au fil des ans, sinon une prose de combat, du moins une prose de résistance, instaurant une sorte de vigie informative qui tente de faire le tour des questions, des préoccupations, des luttes et des victoires des femmes. Les constats, on l'imagine bien, se révèlent assez déprimants dans l'ensemble: le chemin des femmes vers l'autonomie ne se trace pas sans mal, les acquis demeurent fragiles, et il faut se battre sur tous les fronts en même temps.

Pour éviter le découragement de ses troupes sans doute, la revue, à partir de juin 1981, a confié à Suzanne Jacob la dernière page de ses

* Le présent article s'inscrit dans le cadre d'un projet de recherche intitulé «Humour et ironie au féminin: morphologie, rhétorique et subversion» qui bénéficie d'une subvention de l'Advisory Research Committee de l'Université Queen's.

1. Voir l'ouvrage de Christina Hoff Sommers, *Who Stole Feminism? How Women Have Betrayed Women*, New York, Touchstone, 1994.

numéros (presque sans interruption jusqu'en janvier 1991); l'auteure y fait office, si l'on peut dire, de «miroir informant», car elle peut ainsi traiter comme bon lui semble les thèmes au cœur des priorités de la *Gazette* tout en évitant le didactisme idéologique. La dernière page de chaque numéro devient alors une réflexion qui se superpose à la voix plus officielle de la revendication², instituant une sorte de mise en abyme de la résistance au féminin par une lecture personnelle, badine, des menus faits du quotidien qui s'opposera même à l'occasion aux partis pris éditoriaux.

La revue a joué ainsi d'une astucieuse stratégie qui a maintes fois fait ses preuves: les mauvaises nouvelles d'abord, la détente par le rire ensuite. La plupart des revues féministes du Québec ont — ou ont eu — recours à cette «soupape» libératrice qui permet de prendre momentanément du recul face au sérieux des revendications; pensons aux «Chroniques délinquantes» d'Hélène Pedneault dans *La Vie en rose* ou aux plus récents dessins de Slim dans *La Parole mêtèque*. Si les militants de tout acabit sont, presque par définition, incapables d'humour parce qu'ils ne peuvent prendre la distance nécessaire face à l'objet de leurs luttes, il en va autrement d'un organe d'information obligé de tenir compte d'un lectorat plus ou moins au diapason du discours critique qu'on y privilégie. La chronique humoristique devient alors une arme supplémentaire, une autre stratégie... de séduction, cette fois.

Stratégies d'écriture: tradition, quotidien et délire rhétorique

Il reste que l'enjeu était de taille: comment allait-on réagir à cette écriture singulière et sans compromis, greffée soudainement à la prose pondérée du contenu journalistique? En ce sens, Suzanne Jacob se révélera un choix particulièrement efficace du point de vue narratif et discursif; figure déjà connue de l'institution littéraire québécoise, l'auteure va fondre littérature et journalisme, amalgame moins évident qu'il n'y paraît, pour en plus servir de «conscience délirante» à un médium qui se doit d'afficher une rigueur dans les thèmes abordés.

Les lecteurs (les lectrices surtout, probablement) de Jacob retrouvent, dans ses chroniques, le style éclaté, ironique — trop insidieux pour être tout à fait humoristique — qui a donné naissance à l'inoubliable *Flore Cocon*. Ici, toutefois, le texte ne perd jamais de vue qu'il est *au service* d'un discours avant de devenir discours lui-même. Ce préalable aura évidemment une influence sur le choix des thèmes abordés mais, heureusement, n'altère en rien l'énergie de l'écriture jacobienne. De fait, les quelque quarante-quatre chroniques recensées tiendront le pari de ne rien

2. Cette voix est dite officielle dans la mesure où *La Gazette* constitue une publication gouvernementale. Il est permis de supposer que ce détail d'importance a pu, à l'occasion, influencer certaines décisions éditoriales.

sacrifier à la littérature ni à la commande textuelle à laquelle elles répondent.

Le schéma récurrent à partir duquel Jacob échafaude sa pensée produit presque inévitablement des textes en trois temps, régis par une étroite cohérence interne, qui se lisent comme des clips de l'ordinaire. La première chronique, «De la sexualité: le dire ou ne pas le dire?», est révélatrice à cet égard. Elle débute ainsi: «Mon beau-père ouvrait alors le capot de la voiture et se penchait vers le moteur. [...] Il finissait alors par conclure avec humour que «décidément, non», il ne comprendrait jamais ces mécaniques-là. De toute façon, il est mort dans son lit.» (vol. III, n° 7, 1981, p. 27³) S'amorce ensuite une réflexion sur le corps comme mécanique et sur la gêne que l'on éprouve encore à dire au partenaire où toucher pour susciter le plaisir: «Et puis Jean m'a dit "c'est fou, les femmes, eXPPPPPPiKZ-que c'est si délicat

[...] moi ça m'exaspère, parce que du côté d'une erreur dans l'individualité, je préférerais qu'on me caresse la poitrine, mais comment veux-tu présenter ça?» (III, 1, 1981, p. 27) Enfin, la conclusion, le troisième «temps» du texte, reprend plus ou moins fidèlement les propos du début pour boucler le thème: «L'autre jour la machine à cigarettes a bloqué. Il y a un homme qui lui a foutu un bon coup de pied. [...] Je me suis dit, tiens, voilà que la question existe. Et aussi longtemps que quelqu'un n'est pas mort, on ne saura jamais s'il mourra dans son lit.» (III, 1, 1981, p. 27)

Ainsi donc, la structure convenue de la chronique-type de Jacob (introduction, digression qui s'impose aussitôt en idée principale, retour au propos initial) répond aux besoins du genre: le «sujet» du mois est clairement établi, mais la chroniqueuse s'octroie la latitude nécessaire pour transformer le commentaire en exercice littéraire. Les extraits cités ci-haut montrent effectivement que les trouvailles se situeront plutôt du côté de la stylistique et de la rhétorique, éléments connus d'une écriture déjà caractéristique que Jacob s'emploie à asservir à ses buts, même sous la contrainte éditoriale, par le biais d'un incontournable je qui rendra compte des humeurs de la chroniqueuse.

Le «décidément, non» du beau-père, par exemple, en plus d'être métaphorique en regard du propos général du texte, annonce une stratégie récurrente de la chronique, soit le court-circuitage constant des discours direct et indirect, alors que la structure épanaleptique du texte témoigne d'une maîtrise de l'instrument rhétorique. Car bien large est le registre des astuces et des ingéniosités du style de Jacob: il chemine allègrement entre les jeux de mots, l'absurde et l'urgence de relever les incongruités du quotidien.

3. Afin de simplifier encore davantage la notation, les références, placées entre parenthèses, se liront désormais comme suit: volume, numéro, année, folio.

Jamais, cependant, il ne s'éloigne de sa mission : rendre compte du réel (celui des femmes, en priorité), le prendre sur le vif pour le désamorcer. «[...] je retiens pas les noms macrobiotiques, moi, déjà que j'ai retenu "macrobiotique" : en tout cas, un macro, dans mon temps, c'était pas plus biotique qu'il faut. Il fallait plutôt être bionique pour s'en sortir.» (X, 6, 1989, p. 35) Si la facilité du jeu de mots n'impressionne guère, l'allusion aborde tout de même un des aléas de la condition féminine dans une digression typique glissée en douce dans un texte sur les relations mères-filles⁴. De même, les métaphores manifestent un parti pris pour les détails des choses : «C'est parce que j'ai peur de froisser les autres. Les autres sont souvent comme des ailes de voiture, très très froissables, et je ne voudrais pas faire monter leur prime d'assurances.» (X, 2, 1988, p. 35)

Les acrobaties rhétoriques abondent, tels les sous-entendus propres à transformer l'apparente gratuité de certaines formulations en éclat ironique. Témoin deux citations qui relèvent d'un procédé similaire. Parlant d'une voisine qui pleure, Jacob écrit : «Peut-être que c'est une maso. Si non, comment est-ce qu'elle a pu mériter ça ? Elle, en plus, elle est blonde.» (VII, 2, 1985, p. 35) On lit aussi : «— Votre numéro de téléphone au bureau ? m'a demandé la Fiancée à la Banque. Elle portait un joli diamant dans le bon doigt. J'ai déduit.» (VI, 3, 1984, p. 35) Les deux séquences s'appuient sur des idées reçues inhérentes au «fait féminin», stipulant, dans le premier cas, que les blondes sont plus choyées par la Nature (donc en principe plus heureuses) et, dans le deuxième cas, que le diamant, à sa place stratégique, fait rimer amour avec toujours⁵.

Par ces choix stylistiques, Jacob déborde le champ de la chronique strictement journalistique pour imposer non plus des idées mais un *personnage*⁶ à la conscience impertinente qui déconcerte et désarçonne par la délinquance qu'elle s'autorise vis-à-vis de l'information à transmettre et du traitement textuel. Suzanne Jacob devient donc, au fil des chroniques, une *Suzanne*, simplement, c'est-à-dire une instance à la fois bien concrète, délimitée et universelle, dont la lectrice, séduite, est disposée à entendre les moindres divagations⁷ : «J'en ai une bonne à raconter même

4. Le déictique «dans mon temps» permet toutefois de suggérer habilement que la situation a changé, amortissant ainsi la charge dénonciatrice du propos.

5. Dans ce dernier passage cependant, l'ironie de la majuscule du mot «Fiancée» aurait pu être désamorcée par l'explication subséquente ; la technique conserve pourtant son effet, sans doute à cause de l'ellipse «J'ai déduit» à la fin de l'explication, qui crée un renversement dans le raisonnement propre à réactualiser l'ironie.

6. Le mot *personnage* est pris ici dans le sens premier fourni par le *Petit Robert* : «personne qui joue un rôle social important et en vue».

7. Il est intéressant de noter que cette scission entre l'auteure et son «je» est moins perceptible chez les femmes qui prendront la relève de cette chronique. Plus résolument journalistiques, ces «je» — ceux de Lucie Godbout, Marie Savard, Nicole Beaulieu et Claude Montpetit — n'imposent pas un personnage extérieur et «collent», si je puis dire, à la signature. Cela pourrait être dû simplement au fait que les successeuses de

si c'est pas des farces à faire. Ça fait vingt fois que je la raconte et je la trouve toujours aussi bonne. Peut-être parce que je commence à la comprendre.» (V, 1, 1983, p. 35)

La surprise amusée ressentie à la lecture des passages de ce genre ne doit pas faire perdre de vue l'habileté du travail rhétorique, qui cultive avec bonheur l'art de la disjonction, cet écart «entre l'effet attendu et l'effet produit⁸» qui crée une «contradiction moqueuse entre promesse et accomplissement⁹». Les chroniques de Jacob sont ainsi truffées de ces ruptures de raisonnement qui constituent autant de manifestations de dissidence face au texte journalistique standard : «Elle m'a serré la main comme j'imagine que je la serrerais à une collègue qui ferait le café pour un parti opposé à l'Assemblée nationale. Je vois ce que je veux dire.» (V, 6, 1984, p. 35)

Les amateurs de Jacob retrouvent sans doute dans ces considérations les particularités des romans de l'auteure. Ce qui va de soi dans un contexte fictionnel apparaît toutefois comme une audace dans une perspective plus strictement informative. Mais Jacob n'en est pas à une subversion près : son discours bouscule aussi, à l'occasion, les convictions éditoriales de *La Gazette des femmes*, manifestant ainsi une insoumission désinvolte à la «ligne officielle» du féminisme militant de l'époque qu'il traverse.

Stratégies discursives : l'expérience personnelle et la subversion

Ainsi, la chronique de Jacob porte le titre générique «Ah...!», une interjection aux multiples intonations, à la croisée de la déception, de l'heureuse surprise, du sentiment d'impuissance, de la satisfaction, de l'indifférence, ou de l'expression d'une inéluctable fatalité. On est bien loin de la revendication assurée et de l'information rigoureuse et décidée du reste de la revue. Le discours, en fait, oscillera entre ces pôles, faisant entendre une voix qui révélera ses doutes, ses indignations et ses espoirs. Les extraits relevés jusqu'à maintenant confirment que l'apport de l'auteure n'a rien à voir avec un quelconque réquisitoire féministe : la chronique maintient même, jusqu'à un certain point, une distance plutôt bénéfique entre le propos et la «cause».

Ces textes constituent une façon de mesurer à l'aune du quotidien les principes d'égalité et d'émancipation qui se trouvent au cœur de la

Jacob n'ont pas bénéficié d'autant de chroniques pour imposer une femme parallèle. Je crois plutôt que la particularité de Jacob réside dans l'intense travail sur le texte qui invite, malgré la nature informative de la revue, à faire une lecture d'un autre niveau, c'est-à-dire une lecture de la métaphore et du sens caché.

8. Linda Hutcheon, «Ironie, satire, parodie : une approche pragmatique de l'ironie», *Poétique*, n° 46, avril 1981, p. 142.
9. James Alexander, «De l'ironie», *Revue française de psychanalyse*, n° 3, 1969, p. 441.

politique éditoriale de la revue. Mais ils représentent surtout un important glissement du collectif au privé, glissement nécessaire dans la mesure où la majeure partie de la revue s'adresse à des groupes ciblés, des collectivités désignées, et néglige — comment faire autrement? — l'expérience personnelle ou, plus prosaïquement, le cas par cas.

La chronique vient alors à la rescousse de l'individue par son parti pris pour l'originalité; à cette gazette des femmes — à cet appel constant à la solidarité et à l'indissociation —, Jacob juxtapose donc une voix intime au féminin qui rend compte d'une expérience unique, éminemment subjective, mais aussi nécessaire. Cette résistance têtue au collectif se manifeste surtout par une ironie envers les généralités sur les relations hommes-femmes et une conscience aiguë des malentendus causés par des années d'idées reçues jamais dénoncées et toujours reconduites :

Quelques jours plus tard, un ami m'accroche et me raconte son drame. À un colloque de plus, sur un sujet de plus, toutes les féministes se sont amourachées du seul même macho du groupe. Il ne comprenait plus rien. Il s'est mis à me vouvoyer. «Mais je ne vous comprends plus, enfin, qu'est-ce que vous voulez!» Je n'aime pas tellement les vous collectifs. Ça m'empêche de réfléchir. (V, 2, 1983, p. 35)

Apparemment, il est bien difficile, entre hommes et femmes, d'échapper à la tendance généralisatrice qui fait de l'interlocuteur l'émissaire de toutes les personnes de son sexe et d'éviter les constatations du genre «les femmes [sont] toutes pareilles, elles ne [savent] pas fêter, elles [savent] pas flamber.» (IV, 7, 1983, p. 35) Il en va de même, inversement, pour celui qui reçoit un message et sent sa «caste» menacée: «Quand je parle d'un Compagnon qui fait une chose, tous les Compagnons se dressent comme des archétypes. Est-ce qu'on ne peut plus parler d'une personne humaine à la fois, oui ou non?» (V, 3, 1983, p. 35)

L'auteure elle-même, pourtant, succombe à ce travers en parlant des liaisons qui s'ébauchent: «Inutile de s'expliquer auprès des hommes. Aucun ne supportera de vous accompagner au cinéma, de discuter gentiment avec vous, s'il n'y a aucun espoir là.» (4, 6, 1983, p. 27) Liberté suprême de la littérature: l'iniquité est permise, puisqu'elle sert le propos. Ici, les hommes sont conspués lorsqu'ils parlent des femmes alors que les femmes bénéficient d'une immunité complice. Deux poids, deux mesures? Jacob répondrait sûrement qu'il était temps de retourner cet apophtegme à l'avantage des femmes...

Un tel type de prise de position trouve évidemment un appui dans la ligne éditoriale de la revue. Les lectrices seront peu surprises de retrouver, çà et là, des dénonciations de stéréotypes, toujours pertinentes mais quelquefois un peu lourdes: «Comme je travaillais pas à l'époque et que je ne faisais que m'occuper de la maison et des enfants, c'était pas vraiment du travail [...]» (III, 4, 1981, p. 27) Plus subtile sera la charge ironique de cet autre passage:

« Elle marchait comme une femme possédée par sa féminité », que j'ai lu dans un livre. Je me suis aussitôt examinée. Je nous voyais toutes dans nos grandes épiceries. Toutes, on examine les laitues : n'avons-nous pas un regard possédé par notre féminité ? [...] Nous voici maintenant toutes dans notre voiture avec la commande à l'auto dans l'auto et notre voiture roule comme une voiture possédée par sa féminité. (VI, 1, 1984, p. 20)

L'hyperbole permet ici d'évacuer l'intention didactique. Toute cette séquence, cependant, s'inscrit dans ce que l'on nommera le discours convenu féministe, c'est-à-dire un discours qui, même dans l'ironie, abonde dans le sens idéologique de la revue. Les allusions à la solidarité féminine font aussi bonne figure dans ce registre, ainsi que les réflexions sur les « jobines » sous-payées exercées plus volontiers par les femmes, les « blondes » transformées en comptables pour joindre les deux bouts et les mères surmenées, dépassées par leur exigeante progéniture.

L'ultime subversion de Jacob surgira ailleurs, au hasard des mésaventures de la chroniqueuse. Spectatrice détachée et faussement naïve, elle créera, l'air de ne pas y toucher, des personnages de femmes « méchantes » qui exercent sur elle de petits pouvoirs en apparence anodins, mais que reconnaîtra toute lectrice pour les avoir subis un jour ou l'autre. La visite chez l'esthéticienne et la coiffeuse, par exemple, sert de prétexte pour évoquer un certain terrorisme de la beauté, générateur de culpabilité pour de nombreuses femmes ; la phrase innocente et classique « — Mais enfin madame, ça se voit à l'œil nu que vous vous négligez ! » introduit le commentaire suivant, à contre-courant de la complicité féminine : « Comme quoi tout est injuste, parce qu'en tant que femme, je me fais beaucoup plus chicaner par les femmes, et ça, je ne le comprends pas. » (IV, 4, 1982, p. 27) De même, la femme médecin, au lieu d'écouter sa patiente inquiète, pratique une médecine des plus traditionnelles (pour ne pas dire masculine) et prescrit des calmants pour ce « problème qui concerne toutes les femmes » (V, 1, 1983, p. 35), traitant à son tour la narratrice en femme névrosée.

Ces deux types féminins, parmi d'autres, affichent, sur un mode léger, un troublant contre-discours qui remet en question les idéaux féministes de solidarité et de compétence : la femme est parfois la pire ennemie de la femme et, une fois au poste de commande d'un métier jadis réservé aux hommes, elle ne s'éloignera pas systématiquement des sentiers battus pour exercer sa profession dans une perspective renouvelée. Une telle subversion permet à la chroniqueuse de réactualiser certains débats et de les présenter sous un angle différent ; la fameuse ambiguïté de la séduction féminine, par exemple, se traduira par un enthousiasme pour les défilés de mode offrant « des possibilités de s'aimer les unes les autres », réaction qui horrifie l'amie Madeleine, aux « yeux pochés à force de lire [sur] le système phallo » et « vraiment féministe, elle » (IV, 3, 1982, p. 27). De même, elle s'accorde le droit de n'avoir « rien à dire sur la féminisation

des mots à des degrés divers, rien à dire, pas d'opinion» (X, 4, 1988, p. 35) et d'exprimer de sérieuses réserves sur le qualificatif «féministe»: «[Q]u'est-ce que ça veut dire exactement, personne ne le sait plus, mais tout le monde sait que c'est quelque chose qui est agressif et frustré.» (V, 3, 1983, p. 35)

Faisant sourdre à l'occasion la voix agacée de l'opinion publique en ce qui concerne le féminisme, l'habile Jacob oblige la lectrice à réévaluer son engagement, ou sa désaffection selon le cas, face aux fluctuations du mouvement. Elle s'approprie aussi l'idée de la victimisation systématique de la femme pour mieux la travestir et la renverser. Principal reproche que l'on adresse au discours féministe, cette tendance à voir en la femme une éternelle victime trouve ici un écho ironique, comme si la chroniqueuse reconnaissait l'évidence du problème tout en gardant une distance prudente. Dans un texte intitulé «Des bras», trois femmes qui partagent un chalet dans le bois pour une fin de semaine de retrouvailles sont obligées de retourner «en ville», car elles craignent les manigances des voisins: «Eh bien, il a fallu qu'on soit repérées par les gars dès le premier soir. Je vous jure qu'on n'avait pas fait de tapage nocturne, qu'on n'était pas en bikini, ni rien». Situation familière et plausible, s'il en est. L'ironie du texte, cependant, se charge de transformer la retraite précipitée des «victimes» en victoire: «On est arrivées en ville à quatre heures du matin. On a ri jusqu'à six, il faisait clair. [...] C'est vrai que c'est beau, les grands espaces libres du Québec. Quand Vigneault chante ça avec ses grands bras, c'est grandiose. On voit bien qu'il n'est pas hanté par la self-défense, lui.» (4, 5, 1982, p. 27)

Si Jacob observe son époque d'un œil sans complaisance, elle est encore plus implacable dans les prévisions de l'avenir immédiat qu'elle transmet par le biais de personnages épisodiques, jeunes adolescentes pour la plupart, dont les réflexions bafouent les convictions féministes de la première heure. Justine, treize ans, déclare dans un soupir: «Moi, le grand rêve de ma vie, c'est d'être violée un jour!» (III, 5, 1982, p. 27) Carole, même âge, «[...] frôle l'anorexie. Les murs de sa chambre sont tapissés d'images de femmes qui n'ont pas de nom et la consigne est de ne faire semblant de rien» (XI, 5, 1990, p. 35). Cette mise en situation de la génération des futures femmes laisse voir le danger: la relève s'annonce difficile. Même l'esprit caustique de Jacob, semble-t-il, n'arrive pas cette fois à prendre le parti de l'optimisme. C'est pourtant avec un clin d'œil qu'elle tire sa révérence en tant que chroniqueuse, renouant avec les urgences d'un quotidien ordinaire, tyrannique et douillet à la fois: «Le gâteau était délicieux (aux bananes, j'allais les perdre).» (XII, 5, 1991, p. 35)

En misant sur Jacob, *La Gazette des femmes* a pris un «beau risque»: les dirigeantes de la revue n'étaient sûrement pas sans savoir qu'une

auteure de fiction, par la liberté implicite que donne ce médium, représentait un immense défi — pour la ligne éditoriale s'entend — et que cette prise de parole déborderait bien vite les cadres d'une réflexion à connotation idéologique, si orientée fût-elle. De fait, la prose délirante de Jacob a sondé les grandes idées féministes pour mieux en mesurer l'évolution et en faire ressortir les nouveaux enjeux. Et c'est ce travail littéraire rigoureux, à même une commande journalistique, qui relance des débats par ailleurs si familiers qu'ils ne déclenchent plus guère de passion.